

## **Capitalocène et configurations coloniales de la crise socio-écologique**

Miguel Ibáñez Aristondo (Maître de conférences en études ibériques et latino-américaines à l'Université de Villanova, États-Unis)

### **Résumé**

Cet article appréhende la crise socio-écologique dans ses rapports aux formes d'exploitation et de dévaluation de la nature d'héritage colonial. La notion de « crise » est interrogée dans une perspective de longue-durée qui retrace les entrelacements de dynamiques historiques en rapport avec le passé colonial et le capitalisme industriel, lui-même fondé sur les énergies fossiles à partir du XIX<sup>ème</sup> siècle. L'article explore l'enjeu d'analyser la crise socio-écologique par le prisme des conflits ayant défini les rapports des sociétés à la nature à travers les époques. Dans cette perspective, on se penchera tout particulièrement sur les théories qui visent à étudier la crise socio-écologique en rapport avec les formes de répression et de violence propres au monde colonial. Ainsi, on interrogera les discours sur le passé colonial et le colonialisme en rapport avec les discussions scientifiques autour des notions d'Anthropocène et de Capitalocène. Finalement, l'article montre comment la capacité destructrice du mode de production capitaliste fondé sur les énergies fossiles accroit et rend visible aujourd'hui des conflits sociaux et des formes d'occultation de la violence héritées de l'expansion coloniale et impériale des puissances européennes à partir du XV<sup>ème</sup> siècle.

### **Abstract**

This article captures the socio-ecological crisis in its relationship to colonial forms of exploitation and devaluation of nature. The notion of “crisis” is analyzed through a long-term perspective that traces entangled historical dynamics associated with the colonial past and the industrial capitalism developed through fossil fuels productions since the 19th century. The article interrogates the socio-ecological crisis through the lenses of conflicts defining societies' relationship to nature through different periods. From this perspective, the examination will focus on theories that study the socio-ecological crisis in relation to forms of colonial repression and violence. Thus, the analysis will interrogate discourses on the colonial past and colonialism through the lenses of scholarly discussions on the notions of Anthropocene and Capitalocene. Ultimately, the article shows how the destructive capacity of the capitalist mode of production based on fossil fuels increases today's social conflicts by making visible the violence inherited from imperialism and the European westward expansion initiated in the 15th century.

### **Crise écologique, mondialisation et ordre du temps**

Souvent évoquée pour légitimer des positions concurrentes dans l'ordre politique global, les différentes théories sur la crise socio-écologique sont profondément entremêlées aux expériences qui relient notre présent aux multiples passés de l'Humanité. La promesse non tenue d'une notion de progrès détachée des contraintes écologiques rend aujourd'hui visible des conflits enracinés dans une longue expérience historique marquée par la minimisation de la violence propres aux récits historiques cherchant à célébrer le paradigme de la modernité industrielle. Comme le soulignait Dipesh Chakrabarty, ce qui était « effectivement minimisé

dans les histoires qui célèbrent implicitement ou explicitement l'avènement de l'État moderne et l'idée de citoyenneté, c'est la répression et la violence qui sont aussi instrumentales à la victoire de la modernité que le pouvoir de persuasion de son discours théorique. »<sup>1</sup> Dans un contexte historique marqué par l'accentuation de la crise socio-écologique, l'impact de nos modes de vie sur l'environnement a mis au jour la capacité destructrice d'un système qui ne peut plus occulter la face obscure d'un récit sur le progrès, désormais en crise. Dans cette perspective, le présent article discute comment la capacité destructrice du mode de production capitaliste fondé sur les énergies fossiles accroît et rend visible aujourd'hui des conflits sociaux et des formes d'occultation de la violence héritées de l'expansion coloniale et impériale des puissances européennes à partir du XV<sup>e</sup> siècle.

Parmi les transitions et crises qui définissent l'histoire de l'Anthropocène, c'est celle du passage à une économie industrielle ancrée dans les énergies fossiles au XIX<sup>e</sup> siècle qui est le plus souvent invoquée comme étant à l'origine des dérèglements profonds des systèmes éco-sociaux. Cette mutation historique majeure, celle d'un changement du métabolisme de l'activité économique et humaine, a également entraîné une transformation profonde des rapports entre les sociétés et les limites biophysiques de la planète.<sup>2</sup> Du point de vue de la temporalité géologique de la Terre, la période d'industrialisation marque une altération au cours de laquelle les activités humaines sont devenues une force tellurique majeure à l'origine de dérèglements profonds du « système Terre ». <sup>3</sup> Dans cette perspective, le grand récit de l'Anthropocène qui domine aujourd'hui les discussions scientifiques nous fait prendre conscience des différents éléments historiques qui participent aussi des dérèglements des systèmes éco-sociaux. Dans ce sens, la conscience grandissante des dérèglements profonds à l'origine de la constante dégradation de l'habitabilité de la planète ébranle aussi le paradigme d'une modernité qui ne peut plus rendre invisible des violences et des formes d'oppression qui ont une généalogie longue enracinée dans les processus de colonisation initiés au XV<sup>e</sup> siècle.<sup>4</sup>

La modernisation et développement technoscientifique de la société au cours des deux derniers siècles ont eu pour conséquence une transformation intégrale du métabolisme énergétique et matériel qui définissent l'activité humaine. Sur cette prémisse, l'histoire de la crise socio-écologique est souvent retracée à travers les transitions, événements, et dynamiques qui émergent tout au long du XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècle. Pourtant, du point de vue historique, la crise socio-écologique ne peut pas être entièrement saisie si l'on réduit l'histoire de l'Anthropocène à cette « origine » dans le capitalisme industriel. Pour comprendre la profondeur de cette crise, on doit se pencher sur les multiples entrelacements qui définissent les hiérarchies et rapports de force qui marquent, bien avant l'industrialisation, une période

---

<sup>1</sup> Dipesh Chakrabarty (2009), p. 94. Ma propre traduction.

<sup>2</sup> Le mot métabolisme est un terme se rapportant au fonctionnement anatomique. Dans cet article, l'usage de ce terme ne présuppose pas une métaphore vitaliste du social. Au contraire, elle cherche plutôt à identifier dans le domaine social les transformations qui ont lieu à travers les transitions énergétiques et écologiques. Autrement dit, il s'agit de lire l'histoire sociale et humaine comme traversé par des conditions matérielles et écologiques en constante transformation.

<sup>3</sup> La science du système Terre, de l'anglais Earth system science, intègre diverses disciplines académiques dans le but de comprendre la Terre, considérée comme un système et constituée de multiples relations et « feedbacks » entre l'atmosphère, l'hydrosphère, la cryosphère, la géosphère, la lithosphère et la biosphère.

<sup>4</sup> Parmi les différents exemples historiques qui montrent cette double face des récits de modernisation-invisibilisation de la violence, l'histoire de l'Haïti est un exemple paradigmatique qui révèle comment la minimisation de la violence a joué un rôle instrumental dans la formation des récits célébratoires d'un paradigme de modernité aujourd'hui en crise. Pour la révolution haïtienne voir James, C. L. R. (1938) et Julius S. Scott (2018). Pour la question de l'invisibilisation de la violence, voir Michel-Rolph Trouillot (1995).

dans laquelle les humains ont commencé à acquérir une conscience écologique à l'échelle planétaire. Les rapports qui définissent les multiples relations entre l'histoire humaine et celle du système Terre trouvent dans la conquête et appropriation du territoire colonial par les puissances européennes un épisode majeur qui a donné lieu à une nouvelle forme d'appréhender la nature dans l'univers humain, technologique, et politique. Depuis le XVI<sup>ème</sup> siècle et dans les écrits des historiens et naturalistes européens, l'expansion coloniale et l'appropriation du territoire et sa transformation étaient formulées comme une histoire d'amélioration et de domination de la nature. Connecté depuis son origine à l'expansion coloniale, les idées de domination et d'amélioration d'une nature souvent imaginée comme sauvage et non travaillée étaient des lignes narratives fondamentales d'une première modernité attachée aux récits des découvertes des « nouveaux » mondes colonisés par des puissances occidentales en constante compétition.<sup>5</sup>

Dans un moment où les limites biophysiques marquent les relations entre les différentes puissances et réalités politiques de la planète, le rapport aux processus d'occidentalisation ainsi qu'aux différents récits de modernisation émanant de ces processus prennent à présent une nouvelle forme. Si la mondialisation était souvent traduite dans notre passé récent à l'intérieur d'un récit d'occidentalisation et modernisation du monde, la crise socio-écologique et l'absence d'un mouvement capable de guider une humanité désorientée, quoique consciente des contraintes écologiques et limites planétaires, impliquent aujourd'hui une désoccidentalisation de la mondialisation et de la modernisation de l'humanité à l'échelle global.<sup>6</sup> De la même manière, les protestations et débats autour des inégalités et discriminations d'ordre social ont mis en évidence la nécessité d'interroger les violences systémiques sous un prisme historique de continuité entre le présent et le passé colonial, renforçant aussi la discontinuité avec un récit du progrès qui ne peut plus occulter la violence et les rapports de force intrinsèques à un système fondé sur la dévaluation de la nature et du travail au profit du capital. Pour cette raison, penser les crises socio-écologiques en termes de menace sur une humanité indifférenciée, occultant les rapports de force et les inégalités héritées du monde colonial, représente un obstacle pour développer une connaissance complète des liens profonds qui définissent les relations entre la dimension historique de l'Anthropocène et les crises socio-écologiques en cours et à venir.

## **L'Écologie-monde dans l'ordre du Capitalocène**

Parmi les multiples réactions et discours que l'on peut associer à la crise socio-écologique, on trouve aujourd'hui deux perspectives distinctes : celles et ceux qui croient au récit d'une transition énergétique et écologique impulsée par une innovation technologique qui permettrait de développer une forme de croissance verte, et celles et ceux pour lesquelles la crise socio-écologique nous oblige à transformer une organisation sociale et économique ancrée dans la reproduction de la croissance et la constante accumulation du capital. La confrontation de ces deux cadres conceptuels détermine aujourd'hui les rapports de force entre les différents acteurs sociaux qui cherchent à se placer comme voix légitimes en imposant des catégories historiques

---

<sup>5</sup> Pour la question des discours sur l'amélioration de la nature dans le contexte colonial, voir Fressoz, Jean-Baptiste ; Locher, Fabien (2020).

<sup>6</sup> On peut trouver cette association entre récit de mondialisation et occidentalisation dans le travail du philosophe allemand Peter Sloterdijk. Peter Sloterdijk (2010)

qui façonnent la manière dont on appréhende les causes profondes de la crise socio-écologique. Étant donné les limitations des discours écomodernistes ancrés dans l'idée d'une « transition énergétique » qui permettrait de préserver une forme de croissance verte, la conscience et l'expérience de la crise nous appellent à repenser les différents dispositifs qui organisent les rapports entre activité humaine et écologie politique.<sup>7</sup> Au lieu de continuer à adopter un cadre qui ne tienne pas compte des rapports conceptuels de la crise au passé, il s'agit de penser les processus environnementaux, écologiques, et climatiques comme étant traversés par les multiples institutions, savoirs, et conflits qui régissent l'ordre social à travers l'histoire. Aujourd'hui, la crise socio-écologique fait partie d'une discussion plus large qui touche à de multiples questions sociales, culturelles, et politiques, lesquelles émanent de réflexions autour de la justice environnementale, de l'écossocialisme, de l'écoféminisme, et de l'écologie-monde. Tous ces courants de pensée ont en commun de chercher à comprendre les relations humaines de pouvoir et de production en tant que réseau dans lequel la société et la nature sont indissociables et ne peuvent être saisies de manière distincte ou séparée.

Au-delà des différentes confrontations politiques, une certitude fait aujourd'hui consensus : l'origine de la crise climatique est humaine et liée aux formes d'exploitation utilisant les énergies fossiles. Dans son rapport complet du groupe de travail III sur l'atténuation du changement climatique, le GIEC (Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat) va même plus loin en incorporant des études qui démontrent qu'il faut s'éloigner du système actuel de production et inclure des approches privilégiant la décroissance (et la post-croissance) pour ne pas franchir les limites établies par l'accord de Paris sur le climat de 2015. Plusieurs scientifiques, chercheurs, et acteurs sociaux ont désigné le capitalisme en tant que système fondé sur l'accumulation du capital productif et la recherche du profit comme source première de la crise climatique. Toutefois, c'est bien le GIEC, dont le rapport est connu pour son approche méthodique et modéré, qui associe l'origine de la crise climatique à nos modes de vie et aux contradictions du système économique.<sup>8</sup> Malgré cela, le cadre conceptuel du rapport du GIEC, ainsi que les discours médiatiques sur la crise écologique, continuent à être majoritairement attachés aux concepts de transition énergétique et de croissance verte, empêchant de situer la discussion sur la crise dans la sphère de la transformation sociale et politique. Dans cette optique, il est important de souligner que c'est dans la manière d'interpréter le concept de crise, fortement attaché dans notre langage à un cadre conceptuel d'innovation techno-scientifique incapable de rendre compte des dynamiques éco-sociales et historiques profondes, que l'on voit de manière la plus évidente les limitations, à l'heure actuelle, à penser des alternatives qui intègrent le développement social et humain dans un cadre politique nouveau qui mettrait la vie, l'écologie, et la démocratisation de l'activité humaine au centre. Pour ce faire, renouveler les cadres de pensée, et identifier ce qui y fait

---

<sup>7</sup> Comme Jean-Baptiste Fressoz l'a démontré, la manière classique de raconter l'histoire de l'énergie s'appuie sur une notion de transition (celle du bois au charbon pendant la révolution industrielle, du charbon au pétrole au XXe siècle) qui impose un cadre conceptuel et historique faux qui « projette un passé qui n'existe pas sur un futur pour le moins fantomatique ». L'histoire de l'énergie est marquée par une dynamique d'accumulation symbiotique entre les différents usages des ressources énergétiques. Voir Jean-Baptiste Fressoz (2021)

<sup>8</sup> Dans le rapport du groupe II du GIEC, « Impacts, Adaptation and Vulnerability », rendu public en février 2022, le terme *décroissance* avait déjà été utilisé quinze fois (plus douze dans la bibliographie). Dans le rapport du groupe de travail III, si bien le terme est utilisé sept fois (plus vingt-et-un dans la bibliographie), le cadre conceptuel du rapport continue à être majoritairement attaché aux concepts de transition énergétique (le terme apparaît 193 fois) et de croissance verte (49 fois). Voir dans le rapport complet du groupe de travail III sur l'atténuation du changement climatique. Dans IPCC, 2022: Climate Change 2022: Mitigation of Climate Change. Contribution of Working Group III to the Sixth Assessment Report of the Intergovernmental Panel on Climate Change.

obstacle, est donc fondamental à l'heure de refonder les discours sur les notions de progrès et de développement dans la sphère du politique et du social.

Où et comment pourrait-on mettre en place un concept de crise qui lie le développement de la société à des principes écologiques ? Selon Christophe Bonneuil, les données scientifiques « rassemblées autour du concept d'Anthropocène nous font quitter le registre environnemental et écologique pour le registre géologique ou celui de changement d'état du « système Terre ». Ce que nous vivons n'est pas une crise écologique et climatique mais un basculement géologique qui rend la Terre nettement moins habitable pour une grande partie des vivants ».<sup>9</sup> Dans la perspective ouverte par le concept d'Anthropocène, lequel nous renvoie à une nouvelle manière de saisir l'ordre temporel des humains, la crise n'est pas seulement écologique et climatique, mais elle fait référence aussi à une condition humaine traversée par la manière dont une Terre de moins en moins habitable redéfinit entièrement la conscience historique dans son rapport au monde. Autrement dit, la réécriture de l'histoire au XXIème siècle est façonnée par des transformations profondes et constantes d'un système Terre qui obligent à repenser l'ordre du temps en lien avec une nouvelle compréhension des rapports entre l'histoire humaine et la nature. Comment peut-on donc réinterpréter la notion de crise socio-écologique à travers une nouvelle forme d'intégrer le système Terre dans l'écriture de l'histoire ? Pour répondre à cette question, il faut d'abord signaler que le concept d'Anthropocène, entendu dans sa signification d'époque géologique marquée par l'influence de l'être humain sur les écosystèmes, ne rend pas compte de la manière dont les trois axes du temps, passé, présent, et futur, convergent et se transforment dans l'expérience du temps historique.

Les discussions scientifiques sur la datation de notre époque géologique font référence à des variables comme les émissions de CO<sub>2</sub>, le développement de l'énergie nucléaire, l'impact des plastiques dans l'environnement, où la production massive de poulet et d'autres formes de consommation de masse. Pour les géographes Simon Louis et Mark Maslin, l'origine de l'Anthropocène peut être retracée à l'année 1610. Cette époque représente le point le plus bas de concentration de dioxyde de carbone du fait du génocide des peuples de l'Amérique pendant le XVI siècle, lesquelles aurait induit un processus de reforestation à travers le continent.<sup>10</sup> Quoiqu' essentielles pour comprendre les variables matérielles et écologiques de l'Anthropocène, les données et datations scientifiques ne nous informent pas sur la manière dont les épisodes, transitions et crises de l'époque géologique de l'Anthropocène ont influencé les enjeux politiques ou sur la manière dont les sociétés réorganisent leur expérience du temps dans le monde. Dans cette optique, la conscience grandissante de la capacité destructrice du système capitaliste fondé sur les énergies fossiles devrait servir à réorganiser notre rapport au passé en rendant visible la violence et répression à l'origine du capitalisme industrielle.

En rapport avec la notion d'Anthropocène, le concept de Capitalocène propose une vision alternative qui cherche à rendre compte d'un registre de changement historique de la condition du « système Terre ». Pour le géographe et historien Jason W. Moore, le concept de Capitalocène ne renvoie pas uniquement à une histoire de l'écologie sous le prisme du capitalisme au sens strictement économique, mais aux rapports sociaux et politiques qui ont des liens avec le colonialisme, la lutte des classes, la géopolitique, la guerre, et le nationalisme.

---

<sup>9</sup> Christophe Bonneuil, « Terre, Pluraliser les récits du grand dérèglement planétaire et des futurs possible », dans *La société qui vient* (2022).

<sup>10</sup> Les peuples du continent Américain ont été réduit à une population d'environ 60 millions en 1492 à environ 6 millions en 1650 à cause de la conquête et de l'écocide lié aux circulations des maladies. Ce changement a produit une régénération forestière qui a augmenté l'absorption de carbone. Mann. (2011). Denevan, W. M. (1992).

Autrement dit, il s'agirait de lire les guerres, les insurrections et les révolutions comme des moments décisifs où ce modèle du Capitalocène, compris comme un système qui organise la nature avec des fins précises, réorganise ses propres principes en dépassant constamment les crises. Pour Moore, le concept de Capitalocène fait référence à un système qui organise la relation entre société et nature, un système de production, de travail et de consommation au profit d'un petit groupe d'individus, les élites du capital, tout en favorisant l'altération des processus et cycles naturels à l'échelle planétaire. Dans cette perspective, le Capitalocène présuppose trois prémisses constitutives: 1) la nature est bon marché, c'est-à-dire, elle occupe une place inférieure dans la hiérarchie des valeurs économiques; 2) la pensée dualiste divisant et opposant la Nature à la Société réduit la première à un objet qui peut être contrôlé et modifié par l'homme afin de la mettre au service de l'accumulation de biens matériels, et 3) les innovations technologiques requises pour développer un mode de production soutenu par les énergies fossiles depuis le dix-neuvième siècle marquent une accélération sans précédent de l'époque du Capitalocène.

À la différence du concept d'Anthropocène, lequel universalise la responsabilité de la crise écologique en la rapportant à une humanité indistincte, le Capitalocène, concept que Moore renvoie aux origines coloniales de la première modernité, permet de visualiser un régime écologique où la responsabilité incombe à ceux qui impulsent et rendent possible une forme de violence et de domination ancrée dans les stratégies du capital pour chercher et amplifier des frontières d'exploitation qui permettent perpétuer l'incessante accumulation.<sup>11</sup> En conséquence, le concept de Capitalocène et l'idée « d'Écologie-monde » proposée par Moore, laquelle est héritière de la notion de système-monde (elle-même développée par des auteurs comme Fernand Braudel et Immanuel Wallerstein), nous permet d'appréhender et de situer la mondialisation et les processus de domination coloniale en lien avec le métabolisme écologique et matériel qui donne forme à l'activité humaine et aux inégalités d'ordre social et géopolitique. Dans cette perspective, la transformation écologique que l'on va traverser au XXIème siècle convoque de manière inévitable différentes formes d'organiser le social et le politique héritées des multiples passés qui s'entremêlent dans un présent en transformation.

### **Les dernières « frontières » de « l'impérialisme écologique »**

L'examen des stratégies récurrentes du capital pour faire du profit à partir de la nature tout en générant des formes d'appropriation et d'exploitation du territoire et de la nature par la violence et la domination permet de retracer un même motif d'exploitation à partir de 1492. Cette date, bien entendu, n'est qu'une référence symbolique pour parler d'un processus historique plus large qui, tout en commençant au XVème siècle avec l'expansion des empires ibériques, a continué à régir les formes d'exploitation de la nature jusqu'à nos jours. S'il semble évident que la crise socio-écologique est globale au moins depuis l'époque moderne, les rapports de domination qui découlent de l'exploitation de la nature qui ont lieu partout dans le monde le sont tout autant. En effet, comme Alfred W. Crosby l'avait proposé, l'échange intercontinental qui commence à cette période représente l'un des événements les plus importants de l'histoire de l'écologie humaine en tant que moment déclencheur d'un ordre qui relie l'écologie à une forme nouvelle d'impérialisme occidental. Dans *Ecological Imperialism* (1986), Alfred W. Crosby explique pourquoi l'expansion européenne aux Amériques a établi une domination

---

<sup>11</sup> Pour la notion de « frontière » et ses rapports à l'entreprise coloniale, à la dévaluation de la nature et au concept de nature bon marché (*cheap nature*), voir Jason W. Moore (2015).

ancrée dans la transformation de l'ordre biologique. Considéré comme l'un des ouvrages fondateurs de l'histoire environnementale, le livre de Crosby démontre le rôle crucial joué par la biologie et l'écologie depuis 1492 dans la formation d'un type de domination fondée sur la circulation des plantes, des maladies, et des animaux. Ce faisant, Crosby réfute l'idée que les Européens se seraient imposés uniquement parce qu'ils étaient techniquement supérieurs. Dans son ouvrage, les formes de domination coloniale auraient comme facteur principal une transformation écologique liée à une circulation des organismes vivant à l'échelle planétaire.

À partir d'une perspective environnementale qui est approfondie par la notion d'impérialisme écologique, on peut néanmoins questionner la séparation faite par Crosby entre ordre biologique et ordre technique et politique dans la légitimation d'une forme de domination à l'échelle planétaire. Ainsi, si l'on regarde de près l'histoire de la canne à sucre dans le monde colonial, on se rend compte que quatre éléments – biologie, technique, domination colonial et accumulation – sont profondément entremêlés dans l'histoire d'une seule plante. Introduit aux Caraïbes par Colomb dans son deuxième voyage, la canne à sucre et les *ingenios* du sucre (dispositifs destinés à la fabrication du sucre) étaient une forme d'économie privilégiée par le capitalisme dans sa forme coloniale depuis le début du XVIème jusqu'à la moitié du XIXème siècle.<sup>12</sup> Plus qu'une plante renfermée dans un ordre biologique global qui détermine à posteriori des éléments sociaux et politiques, le production du sucre représente avant tout une technique d'exploitation et de domination du territoire et des sociétés hiérarchisées racialement autour de son exploitation et marchandisation par les élites du capitalisme colonial. Dans ce sens, la canne à sucre devient dans le territoire colonial un dispositif et une technique de disciplinarisation et contrôle du travail et de la nature au même titre que les outils, les techniques, et les formes de domination souvent associées au capitalisme industrielle. En conséquence, la technologie, les savoirs sur la nature, la recherche du profit et la domination sont des éléments entremêlés dans l'histoire d'une plante qui est fondamentale dans la formation des rapports capitalogéniques – motivés par l'accumulation du capital – qui continuent à définir « l'Écologie-monde ».<sup>13</sup>

Dans cette optique, la notion d'impérialisme écologique ne peut être saisie qu'en la rapprochant des dynamiques qui cherchent à transformer la nature à travers le travail et la technologie en recherche constante de profit. Dans ce sens, la transformation de l'environnement dans l'espace colonial ne se réduit pas à une forme de domination écologique sur laquelle la société vient s'ajouter a posteriori. Plutôt, la société ainsi que la technique, la science, et les formes d'exploitation, hiérarchisation et racialisation qui opèrent dans le contexte colonial font partie d'une transformation d'ordre socio-écologique qui a comme fin ultime l'exploitation et marchandisation de la nature à travers le travail forcé, l'esclavagisme, et la technologie. Autrement dit, les formes de hiérarchisation et de racialisation de l'humain qui découlent du monde colonial font partie d'un processus de domination dont l'origine commune est la recherche du profit à travers la dévaluation constante de la nature et du travail par la technique, la science, et la force d'un marché plus imbriqué progressivement dans les dynamiques du capital. Dans ce sens, le long processus de domination d'ordre capitalogénique lie directement l'impérialisme écologique aux formes d'exploitation de la nature à travers la disciplinarisation du travail et de l'activité humaine. Comme Andreas Malm l'a démontré, la transition de l'eau à la vapeur et au charbon dans l'industrie britannique dans la première moitié du XIXème s'est

---

<sup>12</sup> Pour une étude sur la question du capitalisme privilégié des « ingenios » du sucre dans le contexte colonial hispanique entre le XVIème et le XIXème siècle, voir Fernando Ortiz (1940). Chapitre XVI, Del capitalismo privilegiado que siempre ha sido el ingenio de azúcar.

<sup>13</sup> Le concept d'Écologie-monde, de l'anglais *World-Ecology*, fait référence aux relations humaines de pouvoir, de production et de création d'environnement dans le réseau de la vie. Voir Jason W. Moore (2015).

fondée sur des dynamiques résultant de conflits de classe. Loin d'être juste le produit d'un inéluctable progrès technologique et économique, l'adoption des machines à vapeur et du charbon a été le résultat d'un conflit de classe où les propriétaires des moyens de production ont cherché à s'assurer une offre de main-d'œuvre fiable et disciplinée tout en écrasant les mouvements et revendications syndicales de l'industrie textile du coton. En adoptant la machine à vapeur et le charbon, ils ont trouvé une technique plus développée qui leur a permis de mieux dominer à la fois les travailleurs et la nature.<sup>14</sup>

Dans le même sens, si le charbon et la machine à vapeur ont été les clés d'une forme de disciplinarisation sociale et contrôle de la force du travail en Angleterre tout au début de la révolution industrielle, la canne à sucre et les *ingenios* l'ont aussi été dans la consolidation d'une forme de domination de la nature à travers le travail forcé et l'esclavagisme dans le capitalisme colonial à partir du XV<sup>ème</sup> siècle. Dans le contexte colonial, l'exploitation des indigènes et des esclaves africains à travers le travail forcé et l'esclavagisme s'est développé en plusieurs étapes et dans divers contextes de production. Dans la période de transition vers un modèle productif industriel, le capitalisme était soutenu par une expansion sans précédent des « frontières d'exploitation » et de marchandisation de la nature par la force du travail des esclaves. Particulièrement important dans le sud des États Unis, à Cuba et au Brésil, l'expansion des « frontières » d'exploitation pendant l'étape du « deuxième esclavage » représente un épisode clé dans le processus de formation du capitalisme moderne.<sup>15</sup> Comme Jason W. Moore l'a démontré, l'expansion de « frontières d'appropriation » de l'énergie et du travail représente l'un des mécanismes principaux qui, en permettant d'introduire de nouvelles ressources naturelles, assure la résolution des crises d'accumulation du capitalisme.<sup>16</sup> Cette expansion des « frontières » d'exploitation de la nature par le travail des esclaves représente une étape clé dans le déploiement rapide d'une forme de production enracinée dans les énergies fossiles au cours du XIX<sup>ème</sup> et XX<sup>ème</sup> siècles. Dans ce sens, le rapport intrinsèque entre capitalisme colonial et fossile est particulièrement présent dans les conflits de classe et raciaux qui ont émergé à travers la subordination du travail et de la nature au capital. Ce rapport commence bien avant la révolution industrielle. En effet, pour parvenir à développer une plus haute disciplinarisation du travail et de la nature à travers la machine à vapeur et le charbon dans l'industrie textile du coton en Angleterre, il fallait bien que la ressource naturelle de cette industrie soit tout d'abord produite par la main d'œuvre des esclaves du monde colonial dans les Amériques.<sup>17</sup>

Au cours de notre histoire récente, les transformations de l'organisation du travail ne coïncident toujours pas avec les changements du métabolisme énergétique de l'activité humaine. En effet, lorsqu'on regarde les chiffres historiques d'émission de CO<sub>2</sub>, on constate que plus de la moitié

---

<sup>14</sup> Andreas Malm (2015).

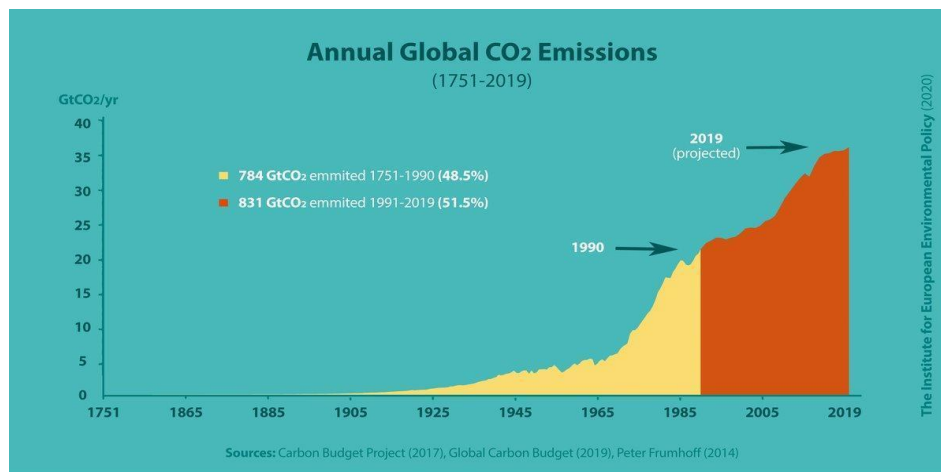
<sup>15</sup> Pour le concept de « second slavery », voir Dale Tomich. (2018). Pour les connections entre capitalisme et esclavagisme, voir aussi Éric Williams (1944) et Cedric Robinson (1983). Pour les connections entre capitalisme, marchandisation de la nature dans les territoires colonisés et esclavagisme, voir Jason W. Moore (2015).

<sup>16</sup> Comme le montre le travail de Jason W. Moore, l'expansion des frontières d'appropriation du travail et d'énergie permettant d'introduire de nouvelles ressources naturelles (par exemple le sucre et le coton à travers le travail des esclaves en Amérique) est l'un des mécanismes centraux dans la résolution de crises d'accumulation par le capitalisme. Voir Moore (2015).

<sup>17</sup> La croissance de l'industrie britannique du coton à partir de la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle était d'abord dépendant des plantations d'esclaves brésiliennes, guyanaises britanniques et antillaises françaises, puis, très majoritairement, de celles du sud des États Unis. Dans les années 1850, plus de 70% de la récolte totale de coton du sud des États Unis allait au Lancashire. Comme le montre Mark Harvey, le nombre d'esclaves employés - atteignant trois millions - a augmenté en proportion directe du nombre de travailleurs salariés du textile en Grande-Bretagne - atteignant 460 000 dans les années 1860. Voir Harvey, M., (2019).



des émissions ont eu lieu entre 1991 et 2019, l'autre moitié s'étalant de 1751 à 1990. En 1850, plus de la moitié de l'énergie associée à l'activité humaine avait encore sa source dans la force de travail humaine et animale.<sup>18</sup> Le modèle d'exploitation esclavagiste – lequel atteint son paroxysme dans la première moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle, lors du « deuxième esclavage » – loin de s'opposer aux développements économiques et sociaux du capitalisme industriel, coexiste et rend possible une nouvelle forme de production qui lie les énergies fossiles à l'incessante recherche de dévaluation de la nature et du travail par les forces du capital. Dans cette perspective, si l'on veut prendre en compte une analyse historique long de la crise climatique et écologique, il faut porter l'attention sur la relation entre le pouvoir et le processus et transitions qui opèrent dans les rapports entre société, travail, et nature. En tant que point de contact entre l'humain et le reste de la nature, le travail est une force anthropogénique disciplinée par les techniques du capital qui fait possible insérer les ressources naturelles et biophysiques dans les mécanismes du social. Alors que les limites biophysiques de la planète sont en passe de marquer une crise d'accumulation du capitalisme sans précédent dans l'histoire, il est indispensable de rendre visible les conflits de classe qui vont découler des stratégies du capital cherchant à garantir l'accumulation du capital dans un contexte de crise climatique et écologique exacerbée. Dans une optique de visibilité croissante des relations historiques entre conflits de classe et crise climatique et écologique, de nouvelles formes d'insurrection pourraient émerger au XXI<sup>ème</sup> siècle comme réponse à la constante dévaluation de la nature et du travail par le capital.



Source : Carbon Budget Project (2017), Global Carbon Budget (2019), Peter Frumhoff (2014)

## Conclusions : la crise écologique face au retour du colonial

Loin d'appartenir à un passé déconnecté d'un présent postcolonial, les formes d'exploitation et les rapports de force qui ont commencé avec l'expansion coloniale au XV<sup>ème</sup> siècle redeviennent à présent plus importants dans la configuration des clivages politiques. Dans ce contexte, l'épuisement des stratégies du capitalisme dans sa quête constante de nouvelles « frontières » d'appropriation du travail et d'énergie est avant tout un signe que la crise que nous vivons aujourd'hui appartient à un ordre temporel nouveau, celui d'un changement profond d'époque où le dépassement progressif de limites planétaires marqueront l'avenir de l'humanité. La refondation du modèle productif sur un principe de décarbonisation, si elle s'accomplit, va impliquer non seulement une mutation du système économique, mais aussi un

<sup>18</sup> Voir Alessandro Stanziani (2021).

changement profond de l'organisation du travail et de la vie politique et sociale telle qu'on l'a connue depuis les origines du capitalisme. Sur le plan politique, les options qui s'ouvrent dans cette crise sont déjà en train de prendre forme à travers de multiples manifestations autoritaires et de guerres à travers le monde. Dans le passé colonial comme aujourd'hui, l'exploitation de la nature par le capital déclenche des résistances, insurrections, ainsi que de multiples stratégies pour défendre l'écologie d'une violence externe aux milieux de vie locaux. Aujourd'hui comme hier, il est possible d'avoir moins recours aux énergies fossiles et, dans le même temps, défendre une société plus juste qui dénonce les formes de répression et la violence à l'échelle global. Cependant, le capitalisme ne pourra jamais se perpétuer au XXI<sup>ème</sup> siècle avec moins d'énergie fossile si ce n'est qu'en accomplissant une forme de mutation vers des formes plus autoritaires dans un monde où les excès du capital seront régulés par la guerre et les confrontations directes pour les ressources. Autrement dit, c'est en adaptant les outils de domination et d'exploitation que le capital et ses élites globalisées entendent perdurer et continuer à écrire un récit hégémonique fondé sur l'idée de croissance et d'accumulation, lequel, tout en étant irrationnel, est la source venant légitimer une forme de domination, héritée du passé colonial, et ancrée dans la conquête du territoire et l'expansion de « frontières » d'exploitation de la nature et du travail.

Au cours du XXI<sup>ème</sup> siècle, la fin annoncée de la croissance économique et la fin de deux siècles d'abondance énergétique et matérielle mettent à l'épreuve la défense d'une écologie politique fondée sur la mise en place d'un projet d'émancipation sociale soucieux des contraintes écologiques. Ainsi, dans notre contexte actuel de crise, les relations historiques définissant les rapports entre conflits de classe et crise climatique et écologique sont en passe de donner forme à des formes d'insurrection qui pourraient émerger au XXI<sup>ème</sup> siècle comme réponse à la constante dévaluation de la nature et du travail par le capital. Si l'on veut éviter l'expansion et la multiplication de conflits et de formes contraignantes du travail héritées du capitalisme colonial et fossile, il faut donc imaginer au présent de nouvelles formes de démocratisation des institutions à l'échelle globale, qui soient capables de refonder les rapports entre l'activité humaine et la nature. Pour ce faire, il s'agit de subordonner le capital aux besoins d'une société consciente des limites et contraintes écologiques. L'écologie politique doit ainsi rendre compte d'une justice écologique qui puisse se généraliser en prenant d'abord en compte les effets de la crise socio-écologique sur les régions et groupes les plus vulnérables aux conséquences des crises climatiques et écologiques du présent et à venir.

## Bibliographie

- BONNEUIL, Chr. et FRESSOZ, J.- B. (2013). *L'Événement Anthropocène : La Terre, l'histoire et nous*, Paris : Seuil.
- CHAKRABARTY, D. (2009). *Provincializing Europe*. Princeton, NJ: Princeton University Press.
- CROSBY, A. (1993). *Ecological imperialism: The Biological Expansion of Europe, 900–1900*. Cambridge: Cambridge University Press.
- DENEVAN, W. M. (1992). *The Native Population of the Americas in 1492* 2nd ed, University of Wisconsin Press.
- FRESSOZ, J.- B.; LOCHER, F. (2020). *Les Révoltes du ciel Une histoire du changement climatique XVe-XXe siècle*. Paris: Seuil.
- FRESSOZ, J.- B. (2021) « Pour une histoire des symbioses énergétiques et matérielles ». *Annales des mines - Série Responsabilité et environnement*, F.F.E., pp.7-11
- HARVEY, M., (2019). « Slavery, Indenture and the Development of British Industrial Capitalism ». *History Workshop Journal*. 88 (1), 66-88.
- IPCC, 2022: *Climate Change 2022: Mitigation of Climate Change*. Contribution of Working Group III to the Sixth Assessment Report of the Intergovernmental Panel on Climate Change [P.R. Shukla, J. Skea, R. Slade, A. Al Khouradajie, R. van Diemen, D. McCollum, M. Pathak, S. Some, P. Vyas, R. Fradera, M. Belkacemi, A. Hasija, G. Lisboa, S. Luz, J. Malley, (eds.)]. Cambridge University Press, Cambridge, UK and New York, NY, USA.
- JAMES, C. L. R. (1938). *The Black Jacobins: Toussaint L'Ouverture and the San Domingo Revolution*. London: Secker & Warburg Ltd.
- MALM, Andreas. (2016). *Fossil Capital, The Rise of Steam Power and the Roots of Global Warming*. London-New York: Verso Books.
- MANN, C. C. (2011) *1493: How the Ecological Collision of Europe and the Americas Gave Rise to the Modern World*, Granta.
- MOORE, J. W. (2009). “Madeira, Sugar, and the Conquest of Nature in the “First” Sixteenth Century: Part I: From "Island of Timber" to Sugar Revolution, 1420–1506.” Review (Fernand Braudel Center), Vol. 32, No. 4, pp. 345-390.
- MOORE, J.W.. (2015). *Capitalism in the Web of Life, Ecology and the Accumulation of Capital*, Verso Books.
- ROBINSON, C. (2000) *Black Marxism: The Making of the Black Radical Tradition*. 1st ed., London: Zed Books, 1983. 2nd ed., Chapel Hill, NC: University of North Carolina Press.
- ORTIZ, F. (1940). *Contrapunteo cubano del tabaco y el azúcar*. La Habana: Jesús Montero.

SCOTT, J. S. (2018). *The Common Wind: Afro-American Currents in the Age of the Haitian Revolution*, London-New York: Verso Books.

SLOTERDIJK, P. (2010). *En el mundo interior del capital: para una teoría filosófica de la globalización*. Madrid: Siruela.

STANZIANI, A. (2021). *Capital Terre: Une histoire longue du monde d'après (XIIIe-XXIe siècle)*. Paris: Payot.

TOMICH, D. (2018). "The Second Slavery and World Capitalism: A Perspective for Historical Inquiry." *International Review of Social History*, 63 (3), 477-501.

TROUILLOT, M.- R. (1995). *Silencing the Past : Power and the Production of History*. Boston : Beacon Press.

WILLIAMS, E. (1944). *Capitalism and Slavery*. Chapel Hill: Univ. of North Carolina Press.